Jacques Guilhaumou, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*

Bernard Lamizet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/1083>

DOI : 10.4000/mots.1083

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 112-115

ISBN : 978-2-84788-112-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Bernard Lamizet, « Jacques Guilhaumou, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/1083> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.1083>

de la méthode du sondage proprement dit et de la technique de l'enquête par questionnaire. En un mot, l'auteur donne l'impression de jeter le bébé avec l'eau du bain, contribuant d'ailleurs ainsi à cette production discursive qui divise, chez les uns, et diabolise, chez les autres, un procédé scientifique qui ne mérite sans doute ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Mais une chose est certaine : de la question à la réponse, et du commentaire des résultats au débat sur la validité du procédé, en passant par leur dénomination, les « sondages » sont d'abord affaire de discours.

Paul Bacot

Institut d'études politiques de Lyon, CNRS (Triangle)

paul.bacot@univ-lyon2.fr

Discours et événement. L'histoire langagière des concepts

Jacques Guilhaumou

2006, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, série « Linguistique et sémiotique », n° 47), 241 p.

Un événement, c'est la survenue d'une discontinuité du réel qui vient rompre le *continuum* de l'activité symbolique. Jacques Guilhaumou, qui a une grande expérience en matière d'événements – car il est historien – et en matière de discours et de langage – car il est un analyste des pratiques langagières et de la signification –, nous propose ici une réflexion sur la naissance des concepts et sur ce que l'on peut appeler leur *événementialité* : leur irruption dans notre activité symbolique, philosophique ou langagière. Ce qui est important dans le concept d'*événement* – et c'est pourquoi les événements font l'objet de l'activité d'information et de communication des médias et des historiens –, c'est que, par la rupture même qu'ils constituent, ils nous font prendre conscience de la consistance de notre sociabilité. Confronté à la rupture que représente un événement qui, au sens propre, *m'arrive*, vient du dehors vers moi, je prends conscience de la continuité symbolique qui, jusqu'à cet instant, constituait mon identité – aux institutions de la médiation, ensuite, de recoudre le lien, de tisser de nouveau le *continuum* identitaire en y intégrant le sens de l'événement qui s'est produit.

Discours et événement est une analyse d'un type particulier d'événement que l'on peut appeler « événement langagier » ; il s'interroge sur ce qui fait événement dans nos pratiques de langage et il commence par un problème tout simple : « Qu'est-ce qui nous fait parler ? »

La place de l'archive

Pour un historien, le premier contact avec le langage est, sans doute, l'archive, puisque son rôle peut se définir comme celui de la faire parler. Confronté à

l'archive, à ce qui reste des activités symboliques d'un autre temps, l'historien cherche donc à la faire parler, c'est-à-dire à faire en sorte qu'elle ait un sens dans cet autre lieu et, surtout, dans cet autre temps qu'est celui dans lequel il vit. L'archive est, en un sens, toujours à la place de *l'autre*, elle est cet autre qui nous fait prendre conscience de notre identité grâce à la confrontation à l'altérité. Et, dans ces conditions, l'expérience de l'archive est sans doute la première expérience au cours de laquelle nous sommes, en quelque sorte, mis en demeure de parler. Dans le début de son livre, Jacques Guilhaumou se livre à une sorte de retour épistémologique sur sa propre activité de chercheur et, en particulier, sur le parcours au cours duquel il construit ce qu'il appelle son « approche de plus en plus empirique et cognitive de l'historicité des pratiques langagières ». On aura compris que l'événement est, justement, ce qui donne à ces pratiques leur historicité, ce qui nous fait prendre conscience du fait que parler est encore une façon de s'inscrire dans l'histoire.

À partir d'une transdisciplinarité particulièrement féconde, nourrie, en particulier, des contacts qu'il évoque, d'un côté, avec Jean-Pierre Faye et, de l'autre, avec la lexicométrie construite par Maurice Tournier à Saint-Cloud, Guilhaumou propose une approche de l'historicité des faits de langage qui, comme il le dit, met « l'archive au centre ». Il s'agit de ne plus penser l'archive seulement comme une preuve, comme un témoignage, comme une « attestation », mais de la penser, justement, comme *une trace de l'effet sur le langage du réel de l'histoire*. C'est à partir de cette place de l'archive comme réel du langage que Guilhaumou va, en particulier, s'interroger sur la question de la médiation en posant le problème de l'identité des porte-parole.

Les porte-parole

Le porte-parole est celui qui fait de la parole un événement, à la fois parce qu'il incarne la médiation (il est le sujet singulier qui représente un acteur collectif) et parce que la parole qu'il porte s'inscrit dans un *hic et nunc* constitutif de l'histoire¹. Guilhaumou avait publié en 1998 un livre qui, déjà, s'intitulait *Les porte-parole de la République (1791-1793)*², dans lequel il faisait faire à l'histoire ce qu'il appelait « le tournant herméneutique ». Il s'agit du moment où l'histoire se confronte, justement, au réel du témoignage, au réel de la langue et de la parole. Devant les « porte-parole », l'histoire fonde sa rationalité sur l'interprétation (*l'herméneus* est l'interprète) de la parole et du discours qui, en leur donnant

1. On a tellement l'habitude des mots qu'on finit par oublier la plénitude du sens qu'ils introduisent dans les usages de la langue. Attardons-nous sur ce mot : *porte-parole*. Il s'agit de *porter une parole*, autrement dit, de rendre à la parole sa dimension réelle, matérielle, presque physique. Le porte-parole fait de la parole un fardeau, qui a son poids, qu'il porte dans l'espace public et dont il propose l'expérience à ceux qui l'entourent, après en avoir fait lui-même l'expérience dans son activité langagière.
2. Lille, Presses universitaires du Septentrion.

leur sens, élucide à la fois leur dimension symbolique (les mots ont du sens) et leur dimension réelle (la parole qu'ils portent constitue un événement).

De fait, d'ailleurs, dans *Discours et événement*, de nouveau, Guilhaumou va s'intéresser aux porte-parole. Il y évoque, par exemple, l'articulation entre la parole et l'action qui se construit aux 18^e et 19^e siècles. Il y étudie, par ailleurs, le récit de la pompe funèbre de Marat, qui constitue bien, à sa manière, un événement, à la fois parce qu'il s'agit d'une manifestation de rue, d'une médiation dans l'espace public, et parce qu'il s'agit d'un rite qui, comme le font les porte-parole, vient exprimer une signification dont est porteuse l'institution qui la met en scène.

Qu'est-ce qu'un « événement discursif » ?

Un événement discursif, dans ces conditions, peut se définir comme le moment où le discours fait événement, autrement dit, comme le moment où, par son irruption dans l'espace public, le réel de l'énonciation vient se confronter au réel de la sociabilité. Le réel de l'événement est, pour Guilhaumou, le « site singularisable » qui lui assigne une place et un temps dans le *continuum* de l'histoire. C'est justement parce que ce site peut être réduit à du singulier qu'il constitue pleinement un événement.

Et, de ce fait, quand c'est le discours qui constitue, dans son énonciation même, un tel « site singularisable », nous sommes devant un événement discursif. C'est le rôle du récit dans sa « plénitude » (l'expression est de Guilhaumou³) de nous faire prendre la mesure de cette dimension réelle de l'énonciation quand celui qui la raconte, dans une histoire, dans des mémoires ou dans une information de presse, nous expose la matérialité de cette énonciation. L'événement discursif est, finalement, le moment où le discours devient un événement parce qu'en l'énonçant, j'assume pleinement ma position de sujet.

La langue et l'histoire

C'est alors que se pose le problème du rapport de la langue et de l'histoire. En effet, l'histoire est l'activité par laquelle j'élucide la nature et le sens de ce temps singulier qui forme le « site » où le discours devient un événement et où la langue dans laquelle il est énoncé acquiert, par conséquent, pleinement la consistance d'une institution.

L'histoire est une forme de « travail de la langue », dit Guilhaumou à propos du discours de Sieyès. « Travail » : le mot est dur. Il vient nous rappeler que l'expérience de la langue est une expérience réelle : nous prenons conscience

3. Qu'il nous soit permis de rappeler tout de même ici que Lacan appelle, justement, « parole pleine » la parole par laquelle le sujet, confronté à la matérialité de sa propre parole, prend conscience de son identité (et de ce qui lui donne sa dimension réelle : le désir) et en fait prendre conscience à l'autre dans l'expérience de la communication.

de sa dimension réelle parce qu'elle nous fait souffrir. Le travail de la langue est parole ou écriture en ce que la pratique de la langue est, pour celui qui la met en œuvre, un réel, c'est-à-dire une activité qui lui est propre, d'abord, et ensuite, une activité au cours de laquelle il fait l'expérience de sa propre personne et de son propre corps.

Dans ces conditions, l'histoire peut se lire et se comprendre comme l'ensemble des pratiques discursives qui inscrivent la langue dans des *hic et nunc* qui sont, pour les sujets qui parlent, l'occasion de prendre conscience de leur existence, de leur identité et de leur engagement dans l'espace public.

C'est ce qui donne toute son importance au fait de *situer* l'énonciation dans l'histoire. C'est qu'il ne s'agit pas seulement de la situer dans le temps pour faire un travail sérieux d'histoire (encore que cela est quand même important), mais, surtout, c'est que c'est cette situation dans l'histoire qui constitue le sens de la langue dans la parole qui l'énonce. C'est pourquoi l'usage de l'archive participe, selon Guilhaumou, d'un « geste de lecture », parce que, dans cet usage de l'archive, je mets pleinement en scène l'événement réel de ma distance au temps dont elle est la trace, et, ce faisant, je mets en scène la temporalité propre qui me fonde.

La question du sujet

Il nous faut donc revenir au sujet, qui constitue peut-être ce que Guilhaumou appelle le « référent ontologique » du discours. « D'un point de vue ontologique », écrit-il (p. 139), « la dimension "vraie" du récit d'événement ne renvoie pas vraiment à une essence de l'activité humaine, n'induit pas la recherche d'un fondement, mais rappelle l'éternel recommencement de l'expérience humaine, son aptitude à poser les ultimes jalons d'un chemin qui le mène à l'émancipation ».

L'histoire langagière des concepts, pour reprendre l'expression que nous propose Guilhaumou, peut ainsi se comprendre, si l'on suit ce livre, comme l'histoire des moments par lesquels, prenant pleinement conscience de notre identité, nous assumons notre statut de sujets en inscrivant notre énonciation dans l'histoire. On mesure ainsi que la portée du livre de Guilhaumou va au-delà d'une intelligibilité de la rationalité sémiotique de l'histoire : il s'agit bien de montrer comment les pratiques d'interprétation du discours et des faits de langage que sont les événements survenant dans l'espace public contribuent à fonder nos identités politiques en les ancrant dans l'*hic et nunc* d'une histoire que nous sommes en train de construire.

Bernard Lamizet
Institut d'études politiques de Lyon
bernard.lamizet@univ-lyon2.fr